

plume au vent, sait en profiter. Je ne la blâme pas, même je suis de son avis, me croirez-vous ? Pourquoi pas !... Il est ravissant le cercle des patineurs de la Grande Allée, tout en fête... fête de l'hiver. Quelles élégances, que de charmantes fillettes au teint rose, aux cheveux mousseux, frisés, défrisés surtout, au vent glacial, brunes ou blondes, aux grands yeux rieurs ou langoureux. Bien serrées dans leurs costumes de drap ou de velours sombre, garnis de fourrure, les tailles souples, onduleuses, alanguies, suivant avec grâce le mouvement rythmé des petits pieds chaussés de patins : on dirait de beaux oiseaux aux vives allures rasant le sol.

Les couples s'en vont ainsi dans le glissement de cet élan, qui est une sorte d'ivresse.

Ivresse ! surtout si l'on guette, avec impatience, l'arrivée du préféré ou de la bien-aimée.

Ah ! que j'en ai vu tout à coup s'élançant, bousculant quelquefois,— attraction inconsciente peut-être, mais visible,— ils se trahissaient.

" Vous voilà... enfin !... "

Puis ils s'en vont, les mains enlacées, dans la grisaille de ce sentiment tendre, passant, sans les voir, tous les autres patineurs.

Ils s'en vont... comme soulevés par des ailes invisibles, glissant mollement tous les deux.

Alors, comme les amoureux, moi aussi je rêve ; mais mon rêve est l'évocation du passé, le présent disparaît, je revis les saisons écoulées, celles qui sont tombées si vite dans le vide sans fond.

Où sont les roses d'antan ?

Toutes ces visions m'apparaissent comme des images vives en songe ; elles s'effacent peu à peu, mais le charme des souvenirs a une saveur étrange.

Des voix fraîches, juvéniles, s'élèvent, elles me ramènent à la vie réelle.

Ah ! je suis donc en 1899 ?...

Voilà des enfants, s'exerçant aussi en l'art du patinage, la plupart fort habiles vraiment.

Puis le crépuscule monte comme une étoffe de gaze grisâtre agitée par le vent du soir, les derniers rayons vont s'assombrissant, les sons de l'orchestre s'éteignent, les lointains se perdent dans la brume.

" Quoi, déjà !... " s'écrie-t-on de toutes parts... Moi aussi je dis : " Déjà !... "

MIZREINE.

## LAMARTINE

(ESSAI)

Quelle voix que celle-là ! quelle grandeur ! quelle majesté ! quelle grâce, unie aux pensées les plus belles, les plus frappantes !

Ce n'est pas une poésie qui nous enlève souvent et par surprise comme celle de Corneille.

La poésie de Lamartine ressemble plutôt à celle de Racine : elle nous pénètre, nous charme, nous captive en un mot, s'empare de notre être tout entier.

Soit que le poète parcoure les espaces célestes pour nous en décrire les beautés, soit que, de ces hauteurs éthérées, il jette un regard sur le monde si petit pour ses aspirations, nous aimons à le suivre pas à pas, écoutant sa voix harmonieuse et cadencée.

Nous aimons à nous repaître de ses illusions, à nous bercer dans les mêmes rêves, à nous laisser aller à cette mélancolie douce et suave, parfois poignante, dont il est lui-même imprégné.

Notre âme se complait dans la rêverie continue de ses stances qui volent toujours légères et fraîches comme des brises.

Tantôt c'est le cygne qui module ses chants pleins de tendresse et d'amour ; tantôt, c'est l'aigle à la large envergure qui, d'un seul coup d'ailes, nous transporte vers les régions du sublime.

Par le rythme varié, la poésie de Lamartine est une vraie musique dont les accords sont comme un écho lointain des concerts célestes.

Le vague, l'infini sont ses délices, et souvent sa pensée, teinte elle-même de mélancolie, se perd dans la contemplation qu'il ne peut trouver qu'en dehors de nous.

On dirait qu'il est las de la terre, qu'il voudrait

monter, toujours monter vers le domaine inconnu du beau, de l'idéal.

L'immensité ne l'effraie point ; c'est le centre autour duquel il gravite.

Aussi est-on dans le ravissement, dans une sorte d'extase en lisant quelques-unes de ses pièces—j'oserais dire toutes—qui nous révèlent son génie étonnant.

Cependant, malgré ses rares qualités et la beauté de ses œuvres—véritable modèle pour les jeunes poètes—nous remarquons quelquefois chez Lamartine la forme un peu vaporeuse de sa poésie, l'emploi à certains endroits, de quelques tours vieillies, et surtout une certaine mollesse voluptueuse qui rend souvent pour une jeune personne la lecture de ses écrits dangereuse.

Par sa compréhension de l'homme et de la nature, sa poésie devient aussi parfois panthéiste.

Néanmoins, nous pouvons sans crainte affirmer qu'au jour où il sera jugé par la postérité, Lamartine, par sa fécondité inépuisable, la hardiesse de ses conceptions, la richesse, l'harmonie de son style, l'élévation de ses pensées, de ses sentiments, sera placé à côté des plus grands poètes du monde entier, et jugé digne de côtoyer,—j'ajouterais, si je ne craignais être téméraire et en même temps outré—de surpasser en grandeur dans le temple de la gloire, ses illustres devanciers : les Malherbe, les Molière, les Corneille et les Racine.

Paul Jury

## LA TRAVAILLEUSE

Je vois souvent, le matin, une jeune fille glisser comme une ombre sous ma fenêtre. La lèvre souriante, le regard franc, plein de douceur, gracieuse dans sa toilette—sa toilette d'ouvrière qu'elle-même a façonnée de ses doigts habiles, le soir, à la lampe, au milieu des siens, après une longue journée de travail—elle suit d'un pas court et rapide la rue demi-obscurie et encore déserte—la rue conduisant chez ceux qui font travailler les autres pour un salaire bien minime parfois.

Où vas-tu, toi qui glisses sous ma fenêtre avant le jour ?

Dans une boutique, peut-être, où maintes ouvrières travaillent à l'étroit, des mois, des années... et ensuite, sans forces, épuisées, languissent longtemps à la maison—heureuses si la mort ne les enlève pas à leurs parents désolés !... A l'usine peut-être ?...

L'usine ! Qui comptera les santés qu'elle a détruites ? les constitutions qu'elle a ruinées ? Qui dira les victimes qu'elle a faites ? C'est dans ce vaste édifice, au milieu d'un bruit infernal, dans une atmosphère viciée, remplissant une tâche la plupart du temps au-dessus de ses forces, que vit la travailleuse.

Et pourquoi cet être si faible est-il à l'œuvre du matin au soir ?

Pour satisfaire bien souvent la vanité des gens du monde qui—ô ingratitude—jettent instinctivement un oeil de mépris sur l'extérieur modeste et peu éclatant de celle qui s'évertue à les parer pour leurs fêtes étourdissantes ; pour satisfaire la cupidité de " patrons " parfois durs, insensibles et sans pitié.

Va, courageuse jeune fille, puisque Dieu le veut ainsi de toi. Il te donnera la paix de l'âme, conséquence naturelle du devoir accompli. Console-toi si le manque de certaines douceurs te fait souffrir. C'est difficile, je l'avoue ; mais, ne l'oublie pas, l'amertume est plus grande dans la satiété et le dégoût que dans la plus rigoureuse privation. La satiété, le dégoût sont les naturels et les éternels ennemis de celui qui a tout avec trop de facilité. Celui-là—tu souriras sans doute d'incrédulité—celui-là souffre de voir tout arriver au moindre appel. Il y a du plaisir dans l'effort ; il ne l'éprouve pas ; il y a du bonheur dans le travail récompensé : il ne le goûte pas.

Ouvrière, le bonheur est dans ta volonté ; tu l'as

en toi-même. En travaillant, revois par le cœur ta vieille mère—ta mère qui pense sans cesse à toi durant ton absence. Il lui tarde de te voir revenir, le soir, pour te donner son baiser si réconfortant—repos des plus grandes fatigues—et ranimer ainsi tes forces pour le lendemain.

Travailleuse, que le ciel te couvre de son égide, toi qui glisses sous ma fenêtre le matin avant le jour !

Antonio Belletré

## FEU LE PÈRE CATULLE

Nos lecteurs, du moins ceux de Montréal, ont connu le Révérend père Catulle, de l'Ordre du Très-Saint Rédempteur, et qui fût longtemps curé à l'église Sainte-Anne de notre ville. Le Révérend père Catulle avait été rappelé en Belgique où, après avoir rempli

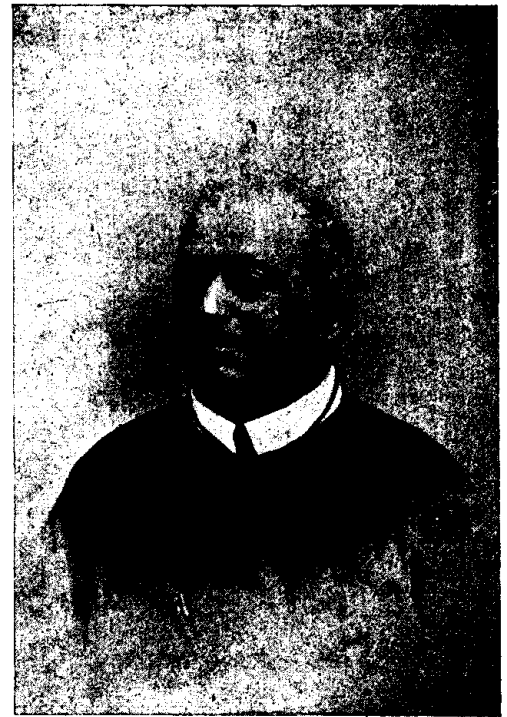


Photo. Laprés & Lavergne

les charges de supérieur puis de provincial, il est mort il y a environ quatre semaines. Un service a été célébré pour le repos de son âme à l'église Sainte-Anne ; Mgr Bruchési fit lui-même l'absoute.

Nos lecteurs auront pour lui un souvenir dans leurs prières.

## PENSÉES ERRANTES

Le vent souffle et fait lois  
Dans la grande nature ;  
On dirait mille voix  
Soulevant un murmure :  
Ces voix là me font mal,  
Leur cadence est sévère,  
Leur rythme sépulcral  
Comme un chant funéraire.

Je vois les fleurs pâlir  
Et tomber feuille à feuille ;  
Elles vont se flétrir  
Avant que je les cueille :  
Ce tableau me fait mal,  
Parce qu'il est l'image  
De tout front virginal  
Qui se fane avec l'âge !

L'oiseau jette là-bas  
Sa note fugitive,  
Et loin de nos frimas  
Porte une aile hâtive ;  
Ce chant là me fait mal,  
J'ai compris cette gamme :  
— Il est un froid moral  
Qui glace plus d'une âme !

MARGUERITE DES CHAMPS.